

Deux minutes après, en effet, Rocambolo, blessé, évanoui, était couché sous ce toit où il avait voulu semer le deuil une heure auparavant ; un valet montait à cheval pour aller chercher un médecin, et le comte de Kergaz, oublieux des injures, s'installait au chevet de cet homme qui s'était fait l'instrument de son plus cruel ennemi.

Quand il revint à lui, Rocambolo vit le comte de Kergaz assis à deux pas de son lit, et il devina sur-le-champ tout ce qui s'était passé. Auprès du comte se trouvait un homme vêtu de noir et cravaté de blanc, que Rocambolo jugea être un médecin ; tous deux causaient à voix basse. Cependant, le blessé entendit ce qu'ils disaient :

— Ainsi, docteur, la blessure est grave ? interrogea M. de Kergaz.

— Très grave, monsieur le comte.

— Peut-il en mourir ?

— Je le crains.

La peur s'empara de Rocambolo. Il ne voulait pas mourir.

Le comte s'approcha du lit, vit le blessé les yeux ouverts, et fit un signe imperceptible au docteur.

Ce signe voulait lui recommander sans doute le silence.

Le docteur s'approcha à son tour, prit la main du faux marquis, constata qu'il avait la fièvre et entraîna de nouveau M. de Kergaz dans une embrasure de croisée, où il se reprit à causer avec lui.

— Tonnerre et sang ! pensa Rocambolo, qui sentit un courroux terrible s'animer dans son cœur contre sir Williams, si je dois mourir, au moins je mourrai vengé. Je démasquerai cet homme, en qui j'ai eu une foi si aveugle que je vais en mourir.

A partir de ce moment, la terreur de la mort et une sourde irritation s'emparèrent du blessé et atteignirent chez lui des proportions inouïes. Il se sentit naître au fond de l'âme une haine féroce pour sir Williams ; et, comme le comte s'approchait et lui demandait avec bonté :

— Comment vous sentez-vous, monsieur ?

— Monsieur le comte, répondit-il, je voudrais être seul avec vous pendant une heure ; je voudrais vous confier au plus vite un secret que je ne veux pas emporter dans la tombe.

Le comte fit un signe au docteur, qui sortit, et il demeura seul au chevet du blessé ; puis il regarda le marquis don Inigo.

— Parlez, monsieur, dit-il, je vous écoute.

— Monsieur le comte, dit alors le faux marquis, j'ai entendu votre médecin vous affirmer tout à l'heure que je mourrai des suites de ma blessure, et je ne veux pas mourir sans que vous sachiez qui je suis, et quel est le motif secret de ma conduite.

Le comte eut un geste d'étonnement.

— Je ne m'appelle point le marquis don Inigo, je ne suis pas Brésilien, et j'ai capté la confiance de votre ami M. Urbain Mortonnet du Havre.

— Qui donc êtes-vous ? demanda le comte.

— J'ai été l'instrument, le bras, l'agent actif d'un homme que j'appellerai pour le moment sir Arthur Collins.

Armand tressaillit.

— Je crois avoir entendu prononcer ce nom, dit-il.

— C'est moi qui, sous le nom de vicomte de Cambolh, me suis battu avec M. Fernand Rocher.

— Vous ?

— Moi qui, avec l'aide de sir Arthur Collins, le fit transporter rue Moncey, dans l'ancien hôtel de la Baccarat, où il fut reçu par Turquoise. Or, savez-vous, monsieur le comte, quel était ce sir Arthur Collins ?

Le comte, stupéfait, regardait le blessé.

— C'était un homme qui voulait ruiner M. Fernand Rocher, le déshonorer en jetant aux genoux de sa femme le jeune comte de Château-Mailly.

— Mais, monsieur, interrompit Armand, qui ne connaissait pas le dernier mot de cette histoire, car, sur l'oracle de Baccarat, tous avaient gardé le silence vis-à-vis de lui, que me dites-vous donc là ?

— Attendez, reprit Rocambolo. Un soir, une nuit plutôt, un autre homme que vous connaissez, Léon Rolland, conduit par moi, pénétra dans la chambre de la Turquoise, qu'il aimait et y trouva Fernand Rocher. Au moment où il entra, la Turquoise souffla les bougies. Léon ne reconnut pas Fernand et se jeta sur lui armé d'un couteau. Heureusement pour lui, une femme qui nous poursuivait tous deux, sir Arthur Collins et moi, apparut un flambeau à la main.

— Baccarat, sans doute ? exclama le comte.

— Oui, fit Rocambolo d'un signe. Le plan habilement conçu par sir Arthur Collins s'écroula, et celui-ci n'eut que le temps de prendre la fuite.

— Mais, s'écria M. de Kergaz, qu'est-ce donc que ce sir Arthur Collins dont vous me parlez ?

— Attendez, monsieur le comte, attendez. Sir Arthur avait rêvé de vastes combinaisons et m'y avait associé. J'étais son instrument. Un jour, il imagina de faire assassiner la marquise Van-Hop par son mari, dans un accès de fureur jalouse, afin de rendre le marquis libre et de lui permettre d'épouser plus tard sa cousine indienne Daï-Natha.

— Comment ! dit le comte, cette jeune femme qu'on a trouvée morte dans son hôtel aux Champs-Élysées ?

— Auprès d'un jeune homme baigné dans son sang, mais respirant encore.

— Oui, son amant, qu'elle avait assassiné, dit-on ?

— Erreur ! monsieur le comte. Ce jeune homme, c'était moi, et la main qui m'avait frappé était celle de sir Arthur Collins.

Alors Rocambolo, à qui la mort semblait accorder un délai pour qu'il eût le temps de compléter ses aveux, Rocambolo raconta tout au long ce drame que nous déroulions naguère, et dont Baccarat avait précipité le dénouement.

Seulement, le blessé continuait à désigner Andrea sous le nom de sir Arthur Collins. Pourtant un vague soupçon commençait à envahir le comte, une lueur indécise encore se faisait dans son esprit.

— Mais enfin, monsieur, fit-il avec impatience, quel était donc sir Arthur Collins, et d'où venait-il ?

— Je vous le dirai tout à l'heure. Permettez-moi de continuer. Quand sir Arthur eut vu échouer ses deux premières combinaisons, il voulut essayer d'une troisième. Celui-ci vous touchait de près, monsieur le comte, comme vous allez le voir à tort ou à raison, sir Arthur s'était imaginé que si, par suite d'un événement quelconque, madame la comtesse de Kergaz devenait veuve, elle finirait par se remarier...

Le comte de Kergaz tressaillit, et la lueur qui se faisait depuis un instant dans son cerveau se prit à grandir.

— Monsieur le comte, poursuivit Rocambolo, sir Arthur voulait épouser votre veuve, et il m'avait chargé de vous tuer.

Armand jeta un cri.

— Jamais, poursuivit le blessé, je n'ai été épris de madame de Kergaz ; jamais je n'ai levé les yeux jusqu'à elle pour mon compte.

— Mais alors, ce duel avec mon frère Andrea ?... murmura Armand d'une voix tremblante.

— Monsieur le comte, dit Rocambolo, regardez-moi bien, ne me reconnaissez-vous pas ?

— Non, dit Armand.

— Vous souvient-il de Bougival ?

Armand tressaillit.

— Et d'une nuit où vous m'avez appuyé un poignard sur la gorge ?

Ces mots furent un trait de lumière pour Armand.